

CHAPITRE XXII.

Expéditions lucratives des chevaliers.

Si les chefs et les plus considérables de la chevalerie s'éloignaient des purs principes de loyauté et de désintéressement, on pense bien que le vulgaire ne s'en faisait pas scrupule. Comme les profits étaient pour les routiers, les chevaliers devenaient routiers. La guerre se faisait alors dans presque tous les pays de l'Europe. Dès qu'elle était ou suspendue ou ralentie en France, les chevaliers s'en allaient au loin chercher de l'emploi, de l'honneur, une bonne solde et des profits, en termes du temps, *se avancer, avancer leur corps*. Chaque année, au sortir de l'hiver, ils se mettaient en course et s'allaient enrôler sous tel ou tel seigneur. A cause de l'esprit aventureux des Gascons, les seigneurs des Pyrénées étaient de grands recruteurs de chevaliers. Le prince de Galles, prêt à entrer en Espagne, avait demandé mille lances au sire d'Albret, qui alla dans ses terres pour les réunir. Au moment de partir, le prince ne lui en demanda plus

que deux cents. Le sire d'Albret en fut fort irrité et écrivit : « Cher sire, je suis tout étonné d'une lettre que vous m'avez envoyée, et je ne sais comment je dois répondre; vous me mettez dans l'embarras et me faites préjudice à moi et à tous mes hommes que j'ai rassemblés par vos ordres et qui sont prêts à vous servir; je les ai détournés du profit qu'ils eussent fait de plusieurs autres côtés; beaucoup se proposaient d'aller en Prusse, à Constantinople ou à Jérusalem, ainsi que font tous les chevaliers et écuyers qui désirent avancer.... » Cela fut cause d'une rupture entre le prince de Galles et le sire d'Albret.

Parmi les profits des chevaliers, il ne faut pas oublier les rançons. C'était le bénéfice ordinaire des plus vaillants. Les prisonniers n'appartenaient pas comme aujourd'hui à l'État. L'intérêt personnel donnait même aux guerres une certaine humanité. On aimait mieux prendre que tuer. Et d'ailleurs le chevalier qui se rend quand il n'a plus que l'alternative de se rendre ou de périr, n'est nullement présenté comme déshonoré. C'est un malheur que nous voyons arriver aux plus braves et aux plus renommés. La rançon, dans Froissart, est comme le tarif de ce que vaut un chevalier. « C'était l'homme d'armes que les Anglais redoutaient le plus; et pour vingt mille francs ne l'eussent point laissé en prison. » Ailleurs ce sont d'autres chiffres :

quarante mille, cent mille francs. Par la force des choses, tout objet ou tout service tend à prendre une valeur vénale relative, à avoir, si je l'ose dire, un cours établi.

Cet usage des rançons n'eût pu se maintenir, si celui de les payer loyalement n'eût été inviolable. Tous les chevaliers que l'on voit à cette époque rendus à la liberté sous la promesse d'une rançon, reviennent se remettre, au terme fixé, dans les mains du vainqueur, s'ils ne peuvent la payer. S'il était vrai que le roi Jean fût revenu en Angleterre par un scrupule semblable, il n'eût fait que se conformer à l'une des plus rigoureuses lois de la guerre de ce temps. Cela était ordinaire : on ne concevait pas une autre conduite. Agir autrement eût été se mettre hors de la chevalerie, des usages, des mœurs du temps ; hors des mœurs, ce qui est pis que d'être hors la loi.

Quand le vaincu était tué et non prisonnier, le vainqueur, privé de sa rançon, avait en revanche son cheval, ses armes, même sa valise. Du Guesclin dérobe les bijoux de sa mère, les vend, s'équipe tant bien que mal lui et soixante compagnons, et s'en va courir les forêts de la Bretagne. Il rencontre un chevalier anglais bien armé et bien monté, l'attaque, le tue et retourne au manoir paternel. Quand la dame du Guesclin vit revenir son fils sous les belles armes et sur le beau coursier du

chevalier anglais, elle fut bien joyeuse ; et elle le fut encore davantage quand on ouvrit sa malle. On y trouva beaucoup d'argent et de bijoux, que Bertrand donna à sa mère pour remplacer ceux qu'il lui avait pris. A la vue de ces bijoux qui sans comparaison valaient mieux que les siens, la bonne dame commença de prendre meilleure opinion de son fils et de croire, ce qu'elle n'avait jamais voulu faire, aux prédictions de cette sœur converse qui avait annoncé la gloire future de l'enfant querelleur. « Ha ! fils Bertrand, bien dit la converse, que par toi serait honorée toute la race dont tu es issu. »

Un nouveau stimulant pour l'ardeur des guerriers fut l'usage assez fréquent dans ces guerres de proposer des prix d'argent pour le mieux faisant. Au fameux siège d'Aiguillon, en 1346, le duc de Normandie, qui commandait les Français assiégeants, proposa cent écus à qui gagnerait le premier le pont de la porte du château, et ce prix produisit une ardeur incroyable. On voit, il est vrai, des chevaliers dédaigner le prix ou le distribuer à leurs écuyers : ce sont les seigneurs et les riches. Les chevaliers moins considérables ne pouvaient agir ainsi, et cette sorte de prix ne les eût pas tant excités, s'ils l'eussent considéré comme indigne d'eux.

L'humeur aventureuse des chevaliers en quête de profits se répandait dans toutes les directions. Ce

n'était plus le temps où la puissance de la foi tournait toutes les expéditions lointaines vers un but unique : Jérusalem. L'opinion, toutefois, avait conservé du respect pour la guerre sainte. Le chevalier qui l'entreprenait s'honorait doublement, et par le motif pieux et par le prestige plus grand d'une expédition en des pays lointains, devenus quasi fabuleux pour l'Europe. Comme les chevaliers n'allaient plus que par troupes peu considérables à ces expéditions lointaines, ils n'avaient plus que faire en Palestine. Ils allaient donc chercher l'honneur de la guerre sainte sur d'autres points de l'immense frontière qui séparait le monde idolâtre ou mahométan du monde chrétien : en Prusse, en Hongrie, à Constantinople, en Espagne, où des puissances chrétiennes, en croisade perpétuelle contre les ennemis du christianisme, acceptaient volontiers les services des chevaliers étrangers. Les Espagnols, les Hongrois et les Grecs avaient véritablement affaire aux sectateurs de Mahomet; en Prusse, les chevaliers Teutoniques et les Porte-glaives, deux ordres militaires puissamment organisés pour la propagande religieuse armée, faisaient aux Lithuaniens idolâtres une guerre plus semblable à celle de Charlemagne contre les Saxons qu'aux véritables croisades. Mais dans nos pays l'on couvrait du nom de Sarrasins tous les peuples qui n'étaient pas chrétiens.

Il y eut aussi une fort curieuse expédition sur le sol africain, dont j'ai déjà dit un mot. Les Génois, irrités des attaques des Barbaresques, résolurent d'aller prendre l'importante ville d'Afrique au royaume de Tunis. S'engageant à fournir les vivres et les transports, ils demandèrent des guerriers au roi de France, qui permit à quatorze cents chevaliers et écuyers de prendre part à l'expédition. Je dis : qui permit; nul en effet ne put partir sans permission, et ceci est un trait bien frappant de la subordination croissante des chevaliers à l'autorité royale. Le duc de Bourbon, oncle du roi, suivi de fort grands personnages, commanda l'expédition. Je ne serais point surpris que l'Arioste se fût inspiré de ce chapitre de Froissart pour la création des noms épouvantables de ses héros mahométans et pour cette divertissante confusion des mœurs de tous les pays, qui rend son œuvre si piquante. Belluis de Maldages, Madifer de Tunes, Agadinquor d'Oliferne sont les héros sarrasins qui défendent Afrique. Agadinquor, couvert d'une armure noire et coiffé d'un turban blanc, paradait sans cesse sur un cheval qui semblait moins marcher que voler. Il aimait parfaitement et de bon cœur la fille du roi de Tunis, une jeune et bien belle dame qu'on appelait Alsala, et qui devait être héritière du royaume à la mort de son père. Pour elle il faisait maintes appertises d'armes. Agadinquor voulut

provoquer les chrétiens à un combat de dix contre dix. Accompagné d'un drogman, il s'approcha de leur camp. L'écuyer Chiffrenal s'avança à sa rencontre, et le drogman lui dit : « Chrétien, êtes-vous noble homme de nom et d'armes, et prêt à faire ce qu'on vous demandera? — Oui, répondit Chiffrenal : dites ce qu'il vous plaira; on vous l'accordera. — Voici, reprit le drogman, un gentilhomme des nôtres qui demande la bataille à vous corps à corps, ou, si vous voulez, dix des nôtres combattront contre dix des vôtres. Le sujet de la querelle est celui-ci. Les nôtres disent et maintiennent que notre loi vaut mieux et est plus belle que la vôtre : or elle est faite depuis le commencement du monde; la vôtre n'est qu'une loi trouvée et donnée par un homme que les Juifs pendirent et firent mourir en croix. » Chiffrenal lui coupa la parole, accepta le défi et retourna au camp. Plusieurs chevaliers donnèrent aussitôt leurs noms. Mais les chefs et les vieillards de l'armée trouvèrent qu'on s'était engagé témérairement. « Qui nous assure, disait le sire de Coucy, qu'ils enverront dix véritables gentilshommes, et non pas dix ribauds et varlets? qu'ils agiront loyalement en chevaliers, et ne prépareront pas quelque embuscade? » L'affaire fut vivement débattue dans le conseil, et l'on décida enfin que toute l'armée se tiendrait sous les armes, pour être en mesure en cas

de perfidie. Les dix chevaliers et écuyers se mirent sur les champs et attendirent les dix Sarrasins, qui ne vinrent pas. Pour employer la journée, on poussa contre la ville une attaque qui fut malheureuse : l'armée se découragea; les Génois se plaignirent que les chevaliers n'avançaient à rien; bref, tout le monde se rembarqua sans autre conquête et sans avoir vu les gentilshommes sarrasins.

Ceux qui font venir de l'Orient la chevalerie occidentale ne chercheront point leurs preuves dans ce passage.

Voilà à quoi se réduisaient alors les expéditions qui portaient encore un caractère religieux. Elles n'étaient pas sans profit. La dernière fait pourtant exception : pour un motif ou pour un autre, il fut ordonné que chacun partirait à ses frais, et les seigneurs ne soldèrent que les gens de leur maison. Les autres expéditions se faisaient dans des pays plus rapprochés, en France, en Écosse, en Castille, et n'avaient qu'un caractère politique.

Tous ces pays n'attiraient pas également les chevaliers. L'amiral Jean de Vienne conduisit les chevaliers français en Écosse. Leur déception fut grande lorsque, habitués à trouver en France ces beaux hôtels bien meublés, ces châteaux, ces bons lits bien mous pour reposer, ils se virent dans un pays où manquaient les vivres, et même le fer pour ferrer les chevaux. Ils se mirent à rire

(ce sont des Français) et se dirent entre eux : « En quel pays nous a donc amenés l'amiral? Nos seigneurs de pères et nos dames de mères avaient bien raison de nous dire : *Va, va, tu auras encore en ton temps, si tu vis longuement, de durs lits et de pauvres nuits.* A quoi le maréchal répondait, gourmandant leur mollesse : « Contentez-vous de ce que vous trouvez. Vous ne pouvez pas toujours être à Paris, ni à Dijon, ni à Beaune, ni à Châlons. Quand on veut vivre dans ce monde avec honneur, il faut s'attendre à rencontrer du bien et du mal. »

La guerre de France était la guerre de prédilection des chevaliers anglais : non pas tant à cause des prétentions des rois d'Angleterre au trône de France, ou par l'effet d'une antipathie nationale, que pour les agréments qu'on y trouvait. Quand il fut question, en 1387, d'une expédition de chevaliers anglais en Castille, ceux qui connaissaient déjà le pays se récrièrent : « Ce voyage-là n'est pas bien à notre portée. C'est trop loin. Mieux vaut pour nous la guerre de France. Il y a en France pays agréable, air tempéré, douces rivières et beaux logis. En Castille, ce n'est que roches qui ne sont pas bonnes à manger au verjus, rivières troubles, vivres médiocres, vins forts et chauds dont nous n'avons pas l'habitude, pauvres gens, sales, mal habillés. Quand on entre dans une grosse ville

ou château, où l'on croit trouver merveilles, on n'y trouve que du vin, du lard et des huches de sapin vides. C'est tout le contraire du royaume de France. *Il faut faire la guerre là où il y a profit....* » Les beaux pays, comme les belles femmes, sont ceux qui ont le plus besoin d'avoir du courage et de la vertu pour se défendre, parce qu'ils sont plus souvent attaqués. La pauvre Italie le sait bien, victime de tant de brutales amours ! Et la Turquie l'éprouve aujourd'hui. Supposez une orgie de barbares, et des captives parmi eux : la plus belle sera la plus outragée.

L'Espagne n'inspirait point encore de passion semblable. Ses oranges et ses Andalouses n'avaient pas encore été chantées. Le comte de Foix voyait avec regret la fleur de sa chevalerie partir pour la Castille. « Voici, disait-il, ce qui vous aviendra de ce voyage : vous reviendrez si pauvres et si nuds, que les poux vous étrangleront et que vous les croquerez entre vos ongles (et disant la chose, il en fit le geste, mettant ses deux pouces ensemble); ou vous serez tous morts ou tous pris. — Monseigneur, dirent en riant les chevaliers, il faut en attendre l'aventure. »

La pouilleuse Espagne! ainsi l'appelait déjà le comte de Foix. Elle se nettoie aujourd'hui, dit-on. Puisse-t-elle mener à fin cette difficile toilette ! Mais qu'elle sache bien que, si elle en laisse un, il en reviendra mille.

..